

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
<b>Herausgeber:</b>	Société fribourgeoise d'éducation
<b>Band:</b>	16 (1887)
<b>Heft:</b>	3
<b>Rubrik:</b>	Visite du Duc de Broglie aux établissements d'éducation du P. Girard, à Fribourg, de E. de Fellenberg, à Berne et de Pestalozzi, à Yverdon en 1819

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*M.* — Combien faut-il encore ôter ? Combien y a-t-il de 3 à 8 ?  
*E.* — De 3 à 8 il y a 5, il faut encore retrancher 5 ;  $50 - 5 = 45$ .

#### CALCUL ÉCRIT

Pour les exercices écrits, la marche à suivre est la même. Prenons pour exemple les N°s 43, 44, 45 du 2<sup>me</sup> cahier. Le maître écrit à la table noire le premier exercice qui servira de modèle.

$$13 - 3 = 10; 10 - 5 = 5.$$

$$15 - 5 = 10; 10 - 4 = 6 \text{ et ainsi de suite.}$$

Il est de toute nécessité d'empêcher les élèves de copier ; séparer les suspects, pour plus de sûreté. On peut parfaitement se servir du cahier de l'élève pour procéder à des exercices oraux.

#### CALCUL CONCRET

Quelques exercices de calcul concret sur l'addition et la soustraction complèteront avantageusement cette série d'exercices. Le maître aura toujours soin : *a*) de faire répéter la donnée du problème de façon à ce que l'élève comprenne ce qu'il a à faire et qu'il possède sûrement les nombres sur lesquels il doit opérer ; *b*) de faire décomposer ces nombres ; *c*) d'exiger chaque fois le nom des objets en question ; *d*) de demander une réponse claire et correcte.

H. C., *instituteur.*



## VISITE DU DUC DE BROGLIE

AUX ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION DU P. GIRARD, A FRIBOURG,  
DE E. DE FELLENBERG, A BERNE  
ET DE PESTALOZZI, A YVERDON EN 1819

(Extrait des *Souvenirs du feu duc de Broglie* ;  
4 vol. chez Calmann, Lévy, Paris 1886.)

Je fis en Suisse un voyage, ou plutôt une simple excursion, qui fut pour moi pleine d'intérêt. Mes compagnons étaient mon beau-frère<sup>1</sup> et notre ami, M. Dumont. Notre but était de visiter les trois établissements d'éducation qui fixaient à cette époque l'attention du public éclairé : celui du Père Girard à Fribourg, celui de M. de Fellenberg à Berne et celui du vieux Pestalozzi à Yverdon.

Chacun de ces établissements était fondé sur un principe différent, principe qui régissait toutes les parties du cours des études, et décidait de leur importance relative ; c'était par conséquent un objet de comparaison curieux et instructif.

<sup>1</sup> Auguste de Staël. Le duc de Broglie avait épousé la fille de M<sup>me</sup> de Staël.

Nous commençâmes par Fribourg et le Père Girard.

Fribourg était alors, comme aujourd'hui, plutôt un couvent qu'une ville<sup>1</sup>. L'herbe croissait dans les rues; les cloches sonnaient à plein carillon de dix minutes en dix minutes: sur vingt passants qu'on y rencontrait, douze ou quinze étaient des moines, marchant les mains jointes, les yeux baissés, disant leur chapelet, ou récitant des prières. Du haut de cette rive escarpée, au pied de laquelle court en bouillonnant la Sarine, on voyait se succéder, et presque se toucher, des files de monastères ou d'hommes ou de femmes; au sommet de la colline qui domine l'intérieur de la ville, régnait comme une citadelle, la grande école secondaire des Jésuites..... Nous ne la visitâmes point cette fois; nous ne vîmes à Fribourg que le Père Girard, son propre couvent, et, dans son couvent, son école.

Le Père Girard était moine (Franciscain, si j'ai bonne mémoire), engagé dès sa première jeunesse dans l'Ordre auquel il appartenait, il n'avait jamais quitté, que je sache, ni la ville, telle que je viens de la décrire, ni sa cellule qui n'était guère, en vérité, que sa ville au petit pied. A l'époque dont je parle, il était tout plein de feu, de vie, et en même temps de finesse et de mesure. Je ne sache point que, dans les vicissitudes de son existence cloîtrée, aucun reproche, voire même aucun soupçon se soit jamais élevé ou sur la régularité de ses mœurs, ou sur la sincérité de sa foi, ou sur la fidélité de son orthodoxie. Sa bonté envers sa famille, sa tendresse pour les enfants confiés à ses soins, sa charité envers les pauvres ont également toujours été au-dessus de toute atteinte: et pourtant, en l'écoutant, en le suivant de l'œil, en le pressant de questions, il n'était guère possible de ne voir en lui qu'un simple religieux: l'homme de ce monde, sinon l'homme du monde, s'y trahissait sous le froc et le capuchon. Le bon sens pratique, la sagacité prudente, la prompte décision, une certaine liberté d'esprit, un certain dégagé de pensées et de langage dirai-je, un certain tour français y contrastait avec son accent national et sa profession, expliquant, sans la justifier en rien, la défiance qu'il inspirait à ses supérieurs, pour ne rien dire des ordres rivaux, et au gouvernement encroûté de son pays. Aussi son école, tour à tour ouverte, fermée, rouverte, tour à tour approuvée et dénoncée, n'a-t-elle pu porter tous ses fruits et ses meilleurs fruits, sur le sol natal, et ses travaux ont-ils été plus utiles en France qu'en Suisse.

Son école, on le sait, était une simple école primaire de haute volée, une école préparatoire, mais une école préparatoire qui portait presque au-delà de l'enseignement supérieur.

Le principe dirigeant de sa méthode, on le sait également, c'était l'exposition raisonnée des règles de la grammaire générale, exposition qui pouvait s'étendre à volonté, et qui s'étendait effecti-

<sup>1</sup> Il y a beaucoup de fantaisie dans ce tableau.

ment entre ses mains, de l'abécédaire aux éléments de la psychologie par l'entremise souple, élastique, variée de la philosophie du langage. Je n'entrerai dans aucun détail ici sur les diverses applications de cette méthode ; on peut consulter, pour s'en instruire, les travaux de MM. Naville, père et fils, de M. Rapet, aujourd'hui inspecteur général des écoles primaires en France, et plusieurs autres, non moins dignes d'intérêt. J'ai rapporté moi-même de notre entrevue cinq petits cahiers dont ma femme s'est servie avec fruit pour l'éducation de mes enfants.

De Fribourg à Berne, il n'y a guère plus de six lieues. Du Père Girard à M. de Fellenberg, il y avait le diamètre du globe. M. de Fellenberg était un patricien bernois et un philanthrope allemand. Mal vu de ses confrères en aristocratie, parce qu'il était éclairé, libéral et très peu réactionnaire ; il leur rendait volontiers dédain pour aversion. Antifrançais de tour d'esprit et de doctrine, mais sans inimitié pour la France, il voyait avec regret dans tous les pays de langue allemande le pouvoir absolu hériter du généreux mouvement de 1813 ; mais modéré, patient, un peu rêveur, comme un philosophe de l'antiquité, il n'y voyait qu'un remède. Comme Platon, il se proposait de former les hommes à la liberté au moyen d'un bon système d'éducation, où le progrès des lumières et le maintien des hiérarchies sociales trouvassent également leur compte. Il y consacrait de tout cœur son temps, sa peine et sa fortune ; il avait fait de son château un vaste collège, et de son domaine une ferme modèle.

Son plan, c'était de donner à chaque classe de la société le plus haut degré d'instruction que comporte son état, en le maintenant, en lui conservant le désir d'y rester.

Son principe dirigeant sa méthode, c'était le développement simultané, parallèle (*harmonisch*) de toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence, à chaque degré d'éducation.

On peut voir dans le rapport sur les établissements d'Hofwyl, adressé à l'empereur Alexandre, par son ministre, M. Capo d'Istria, l'exposition raisonnée de ces deux idées.

L'école primaire, la première en ordre de raison, était florissante au temps dont je parle. L'enseignement religieux, l'enseignement élémentaire, l'enseignement agricole s'y donnaient fraternellement la main, et s'y prêtaient mutuellement assistance. Rien n'était charmant comme de voir tout un essaim de jeunes gens, d'âge et de taille différents, commençant leur journée au lever du soleil, par la prière en commun et l'explication de la Bible, se livrant ensuite avec une activité intelligente et joyeuse aux travaux des champs, selon les méthodes les plus nouvelles ; rentrant à midi et à six heures pour les repas et les leçons, marchant au pas, chantant des psaumes en partie, et terminant la journée comme ils l'avaient commencée ; rien n'était touchant comme de voir la sérénité, le contentement, l'affection réciproque qui régnait sur tous les visages. Le maître d'école, qui était en même temps

le maître valet de la ferme, Wehrli, en avait été le premier élève. C'était un jeune homme rare, peut-être unique, d'un esprit grave et sagace, tendre et ferme, affectueux et vigilant, d'un zèle incomparable et d'un dévouement à toute épreuve. Avec lui, tout allait au mieux ; chaque élève, au sortir de l'école, sans devenir précisément un Wehrli, devenait un excellent entrepreneur de travaux agricoles. Mais là aussi était le côté faible de l'institution. Evidemment ce n'était pas une école primaire, c'est-à-dire une école pour le peuple en général ; le moyen d'en installer une pareille de commune en commune, dans tout un pays ? C'était une école normale, une fabrique de maîtres valets, éclairés et pieux, chose très bonne assurément, très utile dans les campagnes, très inutile dans les villes, en tout cas très dispendieuse, parce que toute ferme modèle travaille à perte ; à plus forte raison, quand elle n'emploie que des enfants, ou de très jeunes gens ; et qui ne peut guère s'établir que là où se rencontrent soit de grands propriétaires philanthropes, soit des gouvernements de bonne volonté, qui aient de l'argent de reste, deux classes d'êtres infiniment rares en ce bas monde. C'était une institution généreuse, mais sans principe d'expansion, et partant sans avenir ; dans la meilleure supposition, elle ne pouvait guère exercer sur la condition des classes inférieures en général une influence appréciable ; elle est tombée, je crois, avant son auteur. Je dois ajouter, néanmoins, que plusieurs essais de ce genre ayant été commencés par voie de souscription sur divers points de la Suisse, presque tous ont bien réussi au début, mais le tout était de vivre : aucun n'a vécu.

La grande école était établie sur des données, s'il se peut, plus chimériques encore. Elle embrassait dans son vaste cadre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur ; mais au lieu de les diviser comme il est d'usage par classes et par années, au lieu d'admettre successivement, mais pèle-mêle tous les élèves de classe en classe et d'année en année, M. de Fellenberg les divisait par groupes, en nombre indéfini, tenant compte dans chaque groupe de la diversité des positions sociales et de la diversité des facultés individuelles, sans distinction d'âge, ni d'années d'études.

De là la nécessité d'un très grand nombre de professeurs.

De là des professeurs médiocres et médiocrement rétribués.

Le personnel du professorat se recrutait en général parmi les jeunes gens sortant des universités allemandes ; la plupart ne faisaient guère que traverser l'établissement d'Hofwyl, pris à l'essai en quelque sorte, et cherchant eux-mêmes une position meilleure.

De là enfin des études très faibles, et ce qui les rendait plus faibles encore, c'était le régime intérieur de l'école. M. de Fellenberg en excluait systématiquement d'une part l'emploi de l'émulation, d'autre part celui des peines et des récompenses. Il était intraitable sur ces deux points, du moins en théorie, et bien qu'il fermât les yeux dans la pratique sur certaines dérogations indi-

rectes, plus ou moins déguisées sous des distinctions un peu sophistiques, ces deux principes négatifs prédominaient assez dans l'application pour énerver l'activité d'esprit chez les élèves, et chez les maîtres la vigueur de la discipline.

Nous ne découvrîmes tout ceci que peu à peu. Dans les longs entretiens que nous eûmes, pendant deux jours avec M. de Fellenberg, si l'on peut ainsi nommer un entretien sans dialogue, un entretien où l'un des interlocuteurs parle tout seul, nous voyageâmes toujours dans les nuages. M. de Fellenberg parlait bien, aimait à parler et à s'écouter parler; ses idées étaient élevées, nobles, ingénieuses; il portait aux enfants, et à l'humanité dans la personne des enfants, un intérêt sincère, profond, un peu romanesque (ce que les Allemands désignent sous le nom de *Schwarmerei*), mais il était presque impossible de discuter avec lui, et de le contraindre à s'expliquer sur les points compliqués à résoudre nettement les questions qu'on lui posait.

A Yverdon, nous trouvâmes encore Pestalozzi et son école, mais, hélas! ce n'était plus que l'ombre de l'un et de l'autre. Cet homme excellent qui, dès sa jeunesse, avait consacré son intelligence, son temps, sa fortune, son existence tout entière à l'éducation de l'enfance, et principalement des enfants pauvres et délaissés, dont la Suisse était fière en quelque sorte, dont la réputation, grâce au roman de Léonard et Gertrude, était européenne, ce pauvre excellent homme, tombé lui-même presque en enfance, était désormais exploité, c'est le mot propre, par un couple subalterne tout à fait indigne de lui.

Son école — longtemps et successivement florissante à Neuhof, en Argovie, à Stanz dans l'Unterwald, à Berthoud dans le voisinage de Berne, et enfin à Yverdon même — son école se dépenait de jour en jour, bien qu'elle présentât encore de loin en loin quelques rares exemples des succès merveilleux qui l'avaient signalée dans des temps meilleurs. Sous le dénuement trop réel et le désordre qui y régnait, il n'était guère possible de retrouver quelques traces des principes qui l'avaient fondée. Je n'entrerai ici dans aucun détail sur le système de Pestalozzi; on peut l'étudier, et ce ne sera pas sans fruit, même après sa triste déchéance, dans le travail de M. Jullien, dans celui de M. Cochin, dans le grand rapport de M. Alexis Chavannes au conseil d'Etat du canton de Vaud et dans la collection en 13 vol. des écrits de Pestalozzi lui-même. Comme M. de Fellenberg, qui fut son ami, son protecteur, auprès du gouvernement bernois et qui l'aida très généreusement dans les difficultés pécuniaires, Pestalozzi tenait essentiellement à l'idée de faire marcher de front et dans un développement parallèle toutes les facultés de l'intelligence. Mais cette idée était chez lui d'une application plus facile et plus sûre que chez M. de Fellenberg; il ne s'occupait que des enfants en bas âge, et sa *méthode*, c'est le nom qu'il donnait par excellence

à son système d'enseignement, ne dépassait pas l'instruction primaire.....

..... Quant à l'autre idée de Pestalozzi, l'autre idée essentielle, celle qui consistait à ne placer sous les yeux, à la portée des enfants, que des objets proportionnés à leur intelligence, et à diriger exclusivement leur attention sur des rapports de nombre, de forme, de dimension, allant pas à pas, du connu à l'inconnu, du compris à l'incompris — quant à ce qu'il nomme la partie *intuitive* de sa méthode — quelque ingénieux que soit le procédé, quelque étonnante qu'aient été parfois, souvent même, les résultats obtenus, il est permis d'y voir un peu de ce règne artificiel qui prédomine dans l'*Emile* de Rousseau et dans les livres d'éducation de M<sup>me</sup> de Genlis; il est permis de craindre que, en écartant, autant que faire se peut, de l'enfance et de son enseignement tout incident, tout cas fortuit, tout *pêle-mêle*, en la développant pas à pas, dans un milieu factice, on n'étouffe chez elle la faculté qui devine l'inconnu, qui sait sans apprendre et devance l'explication, cette faculté qui confond, dès qu'on l'observe, la mère, le pédagogue, le philosophe. « Tous les parents, a dit une personne de beaucoup d'esprit, trouvent que leurs enfants sont des prodiges. Ils ont raison; l'enfance est une merveille. »

— 2 —

## COMPTE-RENDU DES CONFÉRENCES D'INSTITUTEURS

### I

Le 10 novembre dernier, à 9 heures du matin, le corps enseignant de la Sarine était réuni en conférence officielle d'automne, à Fribourg.

M. l'Inspecteur ouvre la séance en rappelant au souvenir des instituteurs des hommes dévoués à l'instruction et au corps enseignant qui durant l'année nous ont quittés pour un monde meilleur. Ce sont MM. Ph. Fournier, conseiller d'Etat, suppléant du dicastère de l'Instruction publique; Pasquier, ancien directeur de l'Ecole normale, M. le R<sup>d</sup> doyen Bapst et M. le R<sup>d</sup> curé Delley. Il est du devoir des éducateurs de la jeunesse, dit M. l'Inspecteur, de garder dans nos prières surtout un souvenir affectueux à ces hommes de dévouement et de sacrifice, qui ont travaillé chacun dans sa sphère, au bien général du canton et au progrès de l'éducation populaire.

M. Genoud donne ensuite lecture d'une pétition adressée au Conseil fédéral suisse et signée par un grand nombre d'instituteurs des cantons romands, principalement du canton de Vaud, pour demander qu'on veuille bien libérer définitivement du service militaire les régents qui ont passé leur école de recrues et considérer l'enseignement de la gymnastique et l'obligation de suivre des cours spéciaux ultérieurs comme une prestation équivalente au service militaire. Cette pétition a été publiée dans le *Bulletin pédagogique* de novembre.